

« *Allez chercher le veau gras* »
(Luc 9, 20)

Le second veau gras

La parabole du « fils prodigue », si elle raconte la joie du pardon, pose surtout un regard pénétrant sur la paternité de Dieu. Et par ricochet, elle conduit à s'interroger sur le sens de la filialité. Qu'est-ce qu'être père et qu'est-ce qu'être fils ?

Au départ, comme il arrive encore aujourd'hui, la relation se veut strictement marchande : « Donne-moi la part d'héritage qui me revient ». Et le père s'exécute sans discussion dirait-on, comme s'il n'avait pas le désir ou le pouvoir de s'opposer à ce fils si pressé. La relation filiale n'est ici que de succession.

S'USER LES YEUX

La suite de l'histoire révèle tout le talent d'un Jésus d'Orient si habile à captiver son auditoire en l'entraînant sur les chemins de débauche et de retournement du fils à la dérive. Mais la vraie pointe de cette première partie du récit ne s'exprime-t-elle pas à travers l'étonnant verset 20 : « *Comme il était encore loin, son père l'aperçut* » ? Ce ne peut pas être par hasard ou par coup de chance. N'est-il pas permis d'imaginer que chaque jour le père scrutait l'horizon ? « *Il s'est usé les yeux à faire son métier de père* », commente Régis Burnet, et à guetter « *l'improbable retour* ». Le Dieu dont parle Jésus à ses auditeurs est un Dieu de l'attente et de la patience, un Dieu du regard qui pose en éventail ses mains sur son front pour mieux scruter l'horizon, un Dieu du seuil de la maison. Une fois de retour, le cadet ruiné qui s'est beaucoup interrogé éprouve le besoin de se confesser. Mais c'est à peine si le père l'écoute. Oui, il entend bien la conversion mais pas question de s'attarder en



© Michel CIRY

RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE. Michel Ciry, 1975.

humiliation. Il est là et ça suffit. L'heure est à la joie. Alors que depuis des jours et des jours le père prenait le temps de regarder au loin et de patienter, le voilà soudain très pressé : vite ! Vite le plus beau vêtement, vite une bague au doigt, vite le veau gras, vite, vite... La patience de Dieu à attendre l'égaré n'a d'égale que son impatience à fêter le retrouvé.

LA BONNE DISTANCE

La fin du récit, tout aussi importante, met en scène la figure du « bon fils », mais pour mieux encore parler de son père. On entend la colère de l'aîné. Lui ne confesse pas son péché mais sa vertu : jamais il ne s'est éloigné de la maison, jamais il n'a désobéi et jamais il n'a été fêté. À quoi sert encore d'être proche quand seul le lointain est récompensé ? La religion du père s'est-elle à ce point dévoyée, qui bénit la dépense sans honorer l'épargne ? Difficile pour lui de se faire entendre. Il n'a pas fait moins pour l'aîné que pour le cadet. Le premier est riche alors que le second n'a plus rien. Mais le rapport, comme au départ, porte sur la relation. Le plus jeune, parce que dépouillé, a dû réinventer sa relation au père. Le plus âgé, parce qu'encore comblé, n'a pas su quitter une relation de succession. Il lui reste à marcher et à s'écarter pour en revenir à plus de filialité.

Cette parabole d'une exceptionnelle modernité pose fondamentalement la question si actuelle de la bonne distance par rapport à Dieu. Elle raconte comment les deux fils se sont trompés de père. Le premier par trop de distance dans l'indépendance et le second par trop de proximité dans l'obéissance. On peut donc s'écarter de Dieu en s'en croyant proche et s'en rapprocher en s'en sentant éloigné. Le plus jeune l'a compris. Le plus vieux sera-t-il capable, à son tour, d'un tel retournement ?

On rêve d'ajouter une finale à la parabole où le père, tout joyeux, ferait vite tuer le second veau gras pour fêter l'aîné enfin retrouvé.